

Les irrévérances du discours politique de Stjepan Zanović

Gabrijela Vidan
Faculté des Lettres

Ce texte fait suite à notre étude «Un voltairien négligé: Stjepan Zanović» (SRAZ, XXVIII, 1-2, 1983) et révèle une autre composante de son oeuvre, dont la plus grande part, notamment ses écrits politiques, est rédigée en langue française. Vu que, tirés à très peu d'exemplaires, les textes de Zanović sont rarissimes et n'ont eu pratiquement aucune audience, ni en son temps, ni par la suite, nous publions ici le texte intégral de sa *Lettre*, adressée en 1782 au Congrès d'Amérique et signée Warta (l'un de ses nombreux pseudonymes). S'y présentant comme un conseiller, sollicité par les Congressistes, il fait preuve à la fois d'une parfaite connaissance de la situation politique outre-Atlantique et d'un irrésistible goût de la parodie et de la mise en cause des valeurs consacrées, dont l'autorité de souverain.

Rien n'est comparable à la joie d'un étranger qui achète clandestinement une brochure. Ce n'est souvent qu'un amas de rapsodies et d'obscénités; mais qu'importe, cela se paie très cher et conséquemment cela doit être excellent.¹

Dans un effort pour restituer son statut d'homme de lettres à Stjepan Zanović, qui a été essentiellement classé comme aventurier, à la traîne de tant d'autres, semblables à lui mais plus connus dans l'Europe des Lumières, il convient de sauver de l'oubli le texte de sa *Lettre*, adressée au Congrès d'Amérique en 1782, et qui parut dans l'un de ces obscurs opuscules à tirage limité et publiés à compte d'auteur. Tour à tour grave et bouffonne, elle témoigne tant de l'à-propos des conseils dispensés en connaissance de la situation politique outre-Atlantique que du désir de son auteur de persifler royalement ceux qui se prenaient tellement au sérieux, ces messieurs du Congrès.

Il y a près de dix ans, nous avons signalé, dans les pages de cette même revue, les divers talents littéraires de Zanović, coulés dans la langue et l'esprit de Voltaire.² Notre

1. Voir Caraccioli (Marquis de): *Paris, le modèle des nations étrangères ou l'Europe française*, Venise et Paris, 1777, chapitre «Des brochures», p. 162.

2. Voir notre étude «Un voltairien négligé: Stjepan Zanović», *Studia romanica et anglica zagabiensia*, vol. XXVIII, n^{os} 1-2, 1983, pp. 3-23.

intention est, dans un premier temps, de montrer à quel point cet obscur fils de Budva³ maîtrisa la langue et la culture françaises, ce qui lui valut une modeste place dans le Panthéon des lettres de l'époque, puis, dans un second temps, d'analyser de plus près ses ambitions d'*homo politicus*, de conseiller politique des princes européens, de sage oriental (titre dont il s'affuble le plus souvent), et ce à partir de ladite *Lettre*, que nous publierons ici intégralement.

Curieux personnage qui, à l'image de tous ceux qui le connurent, se posait le problème de ses origines – il était sujet vénitien, mais se sentait à la fois Dalmate, Monténégrin et Albanais, d'autant plus Albanais qu'il se disait descendant du célèbre Skanderberg, et se réclamait pareillement d'être Turc –, Stjepan Zanović, l'éternel déraciné et apatride, fascine par l'ampleur de ses connaissances, mais aussi et surtout par la façon dont il sut parler de lui-même. Un insupportable goût de paraître, où la vérité et l'imposture se mêlent inextricablement, définit tous ses actes et marque tous ses textes. Les opuscules qui nous restent, complétés par les nombreuses lettres envoyées ou non à leurs différents destinataires et que l'auteur faisait diligemment publier à ses frais, se présentent au lecteur d'aujourd'hui comme une première ébauche de ce qui, plus tard, aurait pu devenir une oeuvre autobiographique d'intérêt. Mort jeune, il se suicide dans une prison d'Amsterdam à l'âge de 35 ans, acculé par ses dettes et condamné au déshonneur; il ne goûta pas, comme Jacques Casanova, son grand et illustre modèle en tout, les beaux loisirs de l'âge mûr pour rédiger l'histoire de sa vie et passer du stade de l'élaboration insistante de son propre personnage à la transcription d'une existence pleinement réalisée. Mais à la différence du chevalier de Seingalt (1725-1798), Zanović insiste davantage sur ses talents d'homme politique, dont il tire le plus de plaisir, et beaucoup moins sur ses conquêtes amoureuses. Moyennant différentes formes d'auto-louange (art dans lequel il excelle), lesquelles vont jusqu'à faire imprimer son portrait littéraire, censé avoir été écrit par le grand Voltaire,⁴ notre auteur revient toujours à son beau rôle de conseiller des grands.

Il semble qu'il puisse leur enseigner le bonheur de gouverner; c'est du moins ce qu'il écrit au début du conte philosophique intitulé *L'esprit politique-moral*:⁵

On dit que nous serions heureux si nous savions agir par politique: cela est peut-être vrai; mais il vaut mieux n'en avoir point du tout, que d'en avoir une mauvaise, qui enseigne à sacrifier les autres à soi-même...

3. Aujourd'hui sur la côte monténégrine, Budva était, du temps de Zanović, un des ports des territoires de la Sérénissime, appelés Albanie vénitienne. De naissance noble, leur père était comte de Budva, Stjepan Zanović (1751-1786) de même que son frère Primislav, avaient acquis une bonne éducation à Venise et, probablement, dans quelque université italienne. Stjepan était indubitablement très doué et devait compléter ses connaissances à chaque occasion. Gros lecteur, il réussissait à passer des semaines entières dans les bibliothèques de ses nombreux princes protecteurs.

4. Le texte du *Portrait caractéristique de l'auteur par M. de Voltaire*, annoncé par cet intitulé à la page de titre de la seconde édition de *La Poésie et la Philosophie d'un Turc* (Amsterdam, 1779) compte 30 pages et sert d'introduction à la série des contes philosophico-moraux. Il est de la plume de Zanović, bien entendu: celui-ci y souligne qu'il s'occupe de «politique assez savamment, et qu'il écrit pour bien gouverner les états» (p. VII), après quoi il énumère ses talents de poète et de philosophe.

5. C'est le premier conte du recueil mentionné plus haut. En voici le titre complet: *L'Esprit politique-moral d'un Pacha à trois queues dans sa retraite à Dua-Mosta, au milieu de la nuit, près de sa cheminée à la française, entre sa pipe, sa maîtresse et son café, etc...*

Qu'il s'agisse d'un dialogue à bâtons rompus avec sa maîtresse ou d'une lettre adressée à tel ou tel destinataire jugé digne d'être atteint par Zanović, lui-même tour à tour pacha turc ou étranger au nom énigmatique de Warta, il y a dans ses prises de positions un désir d'intégrité qui surprend chez un homme de sa trempe. N'élève-t-il pas sa voix contre toute forme d'action politique égoïste, qui nuit davantage qu'elle n'est susceptible d'aider! Plutôt renoncer à celle-ci que faire tort à autrui! Mais le ton de persiflage de Zanović, qui tourne en ridicule tout ce qu'il avance lui-même, ne permet pas au lecteur de connaître le fond de la pensée de ce graphomane à la fois leste et pessimiste dans ses propos, et qui se doute bien que personne ne le prendra au sérieux, quelle que soit la portée virtuelle de ce qu'il avance. Or une des raisons de l'indifférence, voire la méfiance, dont faisait preuve envers lui son public protecteur, qui rassemblait maintes gloires de son époque, vient, semble-t-il, de son incapacité à lui expliquer ses origines et ses différentes allégeances (nationalités). Effectivement, Zanović pouvait être à la fois Monténégrin et de souche albanaise, tout en se sentant aussi Dalmate et catholique, de même que Turc, puisque certaines des propriétés de son père étaient sous domination turque. Autrement dit, à la différence de la plupart des aventuriers qui racontaient leurs fables pour mieux se faire valoir auprès de leurs protecteurs, Zanović ne trichait qu'à demie dans les récits déconcertants de ses origines à la fois nobles et quelque peu fantaisistes. Mais ceux qui l'écoutaient n'y croyaient guère, pas plus qu'ils n'ajoutaient foi à tout ce qu'il pouvait proposer de judicieux et d'utile aux princes et souverains auxquels il s'adressait le plus souvent. Aussi ne faut-il pas s'étonner de lire dans le *Portrait*, prétendument de la plume de Voltaire, la phrase suivante en guise de conclusion: «Pour moi, je conseille à cet homme extraordinaire d'aller exercer sa politique pratique là d'où il dit être sorti.»⁶ Zanović avait très bien saisi que le beau rôle qu'il avait voulu se voir assigner – conseiller des grands – ne lui serait jamais confié, que ses origines troublantes lui nuisaient et qu'il lui fallait par conséquent renoncer pour toujours à se prendre au sérieux. La meilleure façon de survivre était donc de passer constamment de l'auto-louange à l'auto-dénigrement et de défier ainsi les vicissitudes de son destin.

La *Lettre politique et législative de Warta en réponse à la dernière Lettre que le Congrès d'Amérique lui a adressée étant à P. et à B.*⁷ fournit à la fois un étalage de tous ses talents d'écrivain et de ses connaissances sur l'actualité politique. Zanović, qui s'érige ici en sage de l'Ancien continent, affiche à l'égard des jeunes citoyens de l'Amérique une attitude quelque peu paternaliste, accompagnée du ton persifleur qui lui sied si bien. La lettre est datée du 15 avril 1782; il avait fallu 8 années de lutte (1775-1783) pour aboutir au Traité de Paris, reconnaissant l'indépendance des Etats-Unis (la Déclaration d'indépendance date de 1776), mais l'Amérique ne connut plus d'affrontements majeurs après la capitulation de Lord Cornwallis, en octobre 1781. C'est donc une période où les congressistes reconsidèrent leur position à l'égard du Roi, qui assurait précisément le seul lien les unissant à la Grande Bretagne, un lien auquel

6. Voir note 4, *Portrait...*, p. VII.

7. Nous reproduirons le texte publié dans le recueil intitulé *Oeuvres choisies du Prince Castriotto d'Albanie contenant le portrait caractéristique du Prince héréditaire de Prusse, revu et augmenté par l'Auteur, une lettre au Congrès de l'Amérique et plusieurs autres pièces, ... le fragment d'un nouveau chapitre du «Diable boîteux», envoyé de l'autre monde par M. le Sage; ...* Le recueil porte la date de 1782 et, de l'avis des connaisseurs, aurait été publié à Mons, pp. 22-38.

les colons s'étaient soumis de plein gré. Nous savons aussi que la Déclaration combine la reconnaissance des droits naturels et une liste de remontrances et de doléances à l'égard des abus du Roi. Zanović semble bien connaître la situation; dans les moments d'incertitude des congressistes quant aux décisions qu'il leur faudrait prendre, notre auteur s'arroge le droit d'arbitrer et de conseiller. D'autant plus qu'il se sent appelé à le faire puisque, selon ses dires, il répond à l'invite des congressistes, qui lui auraient adressé une «honorabile lettre», «fidèlement remise» par une de leurs «excellences plénipotentiaires» en service en Europe! Les conseils de Warta, alias Zanović, ne sont pas dénués d'intérêt et d'à-propos. Cependant, une fois en mesure d'instruire et de légiférer, Zanović se laisse prendre à son propre jeu, mais son attitude de persiflage à la fois spirituelle et insolente permet, entre autres, de connaître ses positions politiques. Nous le voyons tourné ouvertement du côté des Américains – «Si j'étais Américain (titre aujourd'hui aussi glorieux que celui d'ancien Romain», affirme-t-il – et très porté contre les Anglais. Il préfère se soumettre à l'autorité du pacha de Bosnie (territoire alors rattaché à la Turquie d'Europe), plutôt qu'à celle des anciens maîtres des rebelles.⁸ Ailleurs, Zanović professe une certaine admiration pour Pascal Paoli et les insurgés corses, attitude qui fait écho à celle de Jean-Jacques Rousseau, que notre auteur connaît et révère pour son intransigeance républicaine. Tous deux, mais ils ne sont pas les seuls, s'attaquent au fameux droit du *liberum veto* des nobles de Pologne,⁹ «le diablement beau *liberum veto*», ainsi qu'il est défini dans la *Lettre*.

Toutefois, c'est la désacralisation du roi et de son pouvoir absolu qui sert de fil conducteur au sage Warta dans son élaboration de l'exposé des risques que court le Congrès américain en train de débattre de son futur modèle de gouvernement, de se choisir un roi étranger pour souverain. Notre auteur oppose à la mythique royale l'image d'un roi en bois, ridicule et muet, fantoche commode pour ceux des membres du Congrès qui pourraient en avoir encore besoin, mûs par un refus irrationnel de reconnaître leur propre souveraineté, investi par le peuple américain.

Toujours est-il que Warta éprouve un immense plaisir à se moquer de ses destinataires, auxquels il recommande «de ne prendre pour modèle de gouvernement aucun de ceux qu'on voit aujourd'hui dans le monde entier», pour leur en proposer un autre, entièrement inédit. Nous laisserons aux lecteurs de la *Lettre* le plaisir de s'en rendre compte eux-mêmes. De même que dans ses autres écrits, Zanović fait preuve ici de ses talents d'homme à la fois curieux et perspicace, au courant de l'actualité politique et littéraire et prêt à s'appropriier les idées et les connaissances du moment, sans éprouver pour autant la moindre gêne. Les emprunts qu'il fait de part et d'autre, dans les textes de ses contemporains plus connus, sont, à notre avis, davantage le résultat d'une nécessité de produire des écrits à la hâte, que la conséquence d'une absence de

8. A la même époque et dans un autre texte, intitulé *Dialogue (fragment d'un nouveau chapitre du «Diable boîteux»)*, voir note précédente, Warta avance des points de vue comparables: «La civilisation ne diffère guère de la corruption. J'aime mieux la barbarie, la férocité franche d'un Caraïbe, que la cruauté clandestine et civilisée qui poignarde en caressant.», *Oeuvres choisies*, p. 7. Pour ce qui est du jugement volontairement ambigu de Zanović au sujet de l'abbé de Raynal, où il passe d'une attaque en règle à une appréciation équivoque de ses positions politiques, voir notre article «Une réception fragmentée: le cas de Raynal en terres slaves du Sud», *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, vol. 286, Oxford, 1991, pp. 361-371.

9. Voir les *Considérations sur le gouvernement de Pologne et sur sa réformation projetée en avril 1772*, in *Du Contrat social et autres oeuvres politiques*, Garnier, Paris, 1975, p. 338.

capacités intellectuelles. Il s'imprégnait de l'air du temps et définissait ses positions en l'appliquant aux exigences du moment, soit: mais il est tout de même assez surprenant que le procès que Zanović intente à la mythique royale coïncide avec celui qui se fait de plus en plus sentir en France à la veille de la Révolution française. Zanović s'adresse au Congrès américain précisément au moment où ce problème y était débattu outre-Atlantique (après les derniers grands affrontements d'octobre 1781). Il serait intéressant de situer le discours irrévérencieux de la *Lettre* dans le contexte des autres formes de «mauvais discours» et de mutations de la représentation du roi dans la deuxième moitié du XVIIIème siècle, dont parle si exemplairement Roger Chartier!¹⁰

Nous ne savons malheureusement pas si la *Lettre* de Zanović a jamais franchi l'Atlantique, afin d'être lue et mise à l'étude par ses destinataires, ou plutôt il y a tout lieu de croire qu'il n'en fut rien. Nous ignorons de même si son auteur retira de gros gains de sa vente à ses rares admirateurs et lecteurs, à supposer qu'il faille prendre pour argent comptant l'affirmation du marquis de Caraccioli, mise en épigraphe au début de notre étude, comme étant entièrement fiable et surtout valable pour Stjepan Zanović. Telle qu'elle est, la *Lettre* mérite une réédition, tout comme plusieurs autres écrits de cet auteur méconnu d'expression française. N'oublions pas qu'il avait choisi la langue de Voltaire et de Rousseau pour faire entendre loin, très loin, ses appels à la raison et ses vaines lamentations de sage ignoré qui en savait long sur la destinée des peuples aux prises avec les puissances étrangères et ennemies. D'autre part, le fait même que Zanović, ce marginal malgré lui des grands courants de l'Europe des Lumières, eût instinctivement senti combien il était nécessaire de constamment recourir à l'auto-ironie par les stratagèmes les plus divers, montre à quel point il avait retenu la leçon du siècle de Voltaire et avait su s'imprégner de son esprit de critique. Un troisième et dernier article devra faire le point sur ses considérations en affaires publiques au sujet de l'équilibre des forces dans l'Europe de son époque; une fois de plus, Zanović déploie beaucoup de perspicacité et d'aplomb dans ces différents textes, se donnant pour juge et arbitre dans maintes situations politiques ou diplomatiques épineuses.

P.S. A l'heure où la ville de Dubrovnik connaît les plus tragiques, les plus humiliants moments de son existence, elle jadis si fière d'être indépendante de l'emprise du Grand Turc et de la Sérénissime, et jalouse de son état de ville-république libre qui vécut si longtemps sous le signe de son drapeau blanc portant l'inscription *Libertas*, il est troublant et douloureux de relire un autre texte de la plume de notre sage oriental, connaisseur en matière politique. En 1779, Zanović, comme tout autre habitant de cette partie de la côte adriatique, témoigne son admiration pour le statut privilégié de la cité de Raguse. Il le fait, ô ironie, dans l'*Ode guerrière à Frédéric-Guillaume...sur l'état présent de la Dalmatie, du Monténégro et de l'Albanie*¹¹ où nous lisons:

Je ne vois que l'heureuse cité de Raguse qui soit encore libre, et ne partage pas le sort deH
voisins infortunés...

Puisse la ville de Dubrovnik retrouver au plus tôt son bonheur, c'est-à-dire sa liberté dans une Croatie dont elle fait historiquement partie depuis les temps les plus reculés.

Octobre-décembre 1991

10. Voir en particulier le chapitre «Le roi désacralisé» dans *Les origines culturelles de la Révolution française* de Roger Chartier, Paris, 1990, pp. 138-166.

11. Cette *Ode* figure dans le recueil *La Poésie et la Philosophie d'un Turc*, voir note 4, pp. 135-137.

LETTRE POLITIQUE
ET
LEGISLATRICE
DE
WARTA

En réponse à la dernière lettre que le Congrès d'Amérique lui a adressée étant à P.
et à B.

EX PEDE HERCULEM

«J'y revois tous les traits de cette âme si fière!...»
Sémiramis

Monseigneur le Congrès d'Amérique,

Pour faire des présents et partager ses biens, il suffit d'avoir de la générosité et de la bienfaisance, mais pour distribuer de la sagesse, il faut d'autres dispositions et des talents particuliers. En vain l'on travaillerait à l'inspirer, si l'on ne prenait un ascendant et une autorité qui ne nous est pas si aisément accordée. Les hommes apprennent avec plaisir les choses dans lesquelles ils osent avouer leur ignorance. Un maître qui leur enseigne les mathématiques, la musique, la danse, est volontiers écouté; mais s'il s'agit de quelque chose qui regarde le bon sens et la sagesse, ils sont sourds aux préceptes, parce que la vanité les aveugle. Cette réflexion m'a presque persuadé à garder un profond silence sur l'honorable lettre qu'il vous a plu, Monseigneur le Congrès, de m'écrire, et qui m'a été fidèlement remise par une de vos excellences plénipotentiaires, qui font vos affaires en Europe. J'ai voulu presque imiter la sagesse prudente et utile d'un certain Prince du Nord, qui à pareilles lettres, ne répond jamais, qui fait souhaiter salut et patience à quiconque les écrit. Cependant, par crainte que mon silence ne soit attribué à paresse, à orgueil ou à ignorance, voici ma réponse.

Si j'étais Américain (titre aujourd'hui aussi glorieux que celui d'ancien Romain) je serais certainement du nombre des rebelles, c'est-à-dire, que je hasarderais mes biens, mon crédit et ma vie pour recouvrer ma liberté. Mais après tout, s'il fallait être sujet, j'aimerais mieux me soumettre au Pacha de Bosinne, mon voisin, que de me remettre sous l'avare domination de vos anciens maîtres. Je vous conseillerais même d'établir le plan de votre nouveau gouvernement pendant que vos affaires sont dans un état équivoque. Sans cette précaution les divisions intestines vous feront souffrir plus de maux, que vous n'en avez encore souffert de la part des Anglais. L'esprit de jalousie ou d'ambition s'élevant autour de vous, vos enfants se détruiraient les uns les autres, quand ils n'auront plus d'ennemis à combattre. Tel a été le destin des Romains, après que Carthage fut soumise et vaincue.

Mais pour prévenir les maux dont vous vous êtes plaints, je vous avertis de ne prendre pour modèle de votre gouvernement aucun de ceux qu'on voit aujourd'hui dans le monde entier. Vous ne devez pas non plus vous régler sur le plan de la *République* de Platon, ou sur celui de l'*Utopie* de Thomas Morus. Ce sont là de beaux et magnifiques systèmes pour la théorie, mais qui ne sauraient être mis en exécution. Si donc je présidais dans votre Conseil, et qu'on remît entièrement dans mes mains cette importante affaire, je donnerais à votre Etat son rang et sa dignité, en rétablissant l'ancienne forme de gouvernement, qui fut originairement royal ou monarchique. Je créerais et je vous donnerais un Roi, qui aurait la tête ceinte d'un riche diadème, et qui tiendrait en sa main un sceptre garni des plus beaux diamants que Golconde et Visapour aient donnés de leurs entrailles. On le traiterait de majesté royale, ou impériale comme on traite la magnifique, la savante Tsarinne de toutes les Russies. Mais je le choiserais tel qu'il ne pût devenir tyran. Je voudrais même qu'il fût incapable de commettre aucun acte de violence ou d'oppression. La fierté, l'ambition, l'opiniâtreté et l'avarice, passions qui souvent occupent le trône, n'auraient aucune prise sur lui. Les emportements, la fatuité, et les excès de la jeunesse, les rêveries et les faibles passions systématiques de la vieillesse ne répandraient jamais leurs fatales influences ni sur lui, ni sur les sujets. L'amour qui rendit autrefois un roi fou, et qui en a rendu un autre furieux, ne pourrait attaquer sa tête légère. Jamais il ne nuirait à la santé par son intempérance. Ses moeurs seraient à tous égards si pures que ses ennemis mêmes, (supposé qu'il fût possible qu'il en eut sans l'avoir mérité) ne pourraient découvrir chez lui ni tache, ni indifférence pour ses peuples, ni inégalité d'humeur. Le monarque que je vous donnerais ressemblerait beaucoup à celui que le fils aîné de Saturne avait d'abord accordé aux grenouilles, dont le grand Homère fut l'apologiste et le chantre. De là vous voyez qu'il tenait son empire de droit divin: aussi ses sujets furent-ils justement punis par son successeur, qui fut l'hydre, par les insultes qu'ils firent à sa personne sacrée. Je ne conseillerais pas cependant de prendre un tronc d'arbre informe et d'un bois commun. Mon Prince serait fait du coeur du chêne le plus dur, auquel les plus habiles artistes de l'Europe auraient donné la figure humaine. Mais je vous parlerai encore d'une manière plus intelligible.

Je ferais faire une statue de grandeur naturelle, bien proportionnée, et peinte des plus belles couleurs. On mettrait sur sa tête la couronne royale, et sur ses épaules le manteau impérial. Dans sa main droite brillerait le sceptre. Placée sous un riche dais, S.M. devrait être élevée sur un magnifique trône. Cent halberdiers formeraient sa garde. Elle en aurait besoin plutôt pour la parade et la pompe, quand on donnerait audience aux ambassadeurs, que pour la sûreté de sa personne.

Cette garde serait les troupes réglées qu'il y aurait sur pied dans votre pays. Comme on n'y aurait besoin de soldats que pour défendre vos provinces contre une invasion, je voudrais que chaque homme fût soldat. Pour cet effet on réglerait la milice sur le pied qu'elle est aujourd'hui dans les cantons suisses, qui enrôlent tous les hommes depuis l'âge de 18 ans jusqu'à celui de cinquante. Ces troupes seraient pourvues de bonnes armes; et on les exercerait régulièrement. Le Sénat nommerait les généraux, les colonels, et tous les officiers tant civils, que militaires, sans en excepter même les grands officiers de la couronne. Seulement aucun officier ou magistrat ne pourrait exercer l'emploi auquel il aurait été nommé, si sa nomination n'était confirmée par le silence respectable et prudent de sa Majesté de ma façon.

Il en serait à peu près de même des ordonnances que ferait le Sénat. Elles n'auraient force de loi qu'après qu'elles auraient été ratifiées par le silence de Sa Majesté de bois. De sorte que si le Roi peu content du choix fait par le Sénat pour remplir les places vacantes, ou des lois proposées, voulait s'y opposer, il n'aurait qu'à prononcer à haute voix par trois fois, le diablement beau *liberum veto* des Polonais. Dès que tout le peuple aurait entendu distinctement la volonté de sa Majesté, chacun serait obligé de s'y conformer. Après avoir ainsi pourvu aux libertés des sujets, ma qualité de législateur du nouveau Monde, m'obligerait de chercher à maintenir la dignité de la couronne. Je n'exigerais pas à la vérité qu'on crût comme un article de foi que mon Roi tint l'empire de droit divin, et que son autorité fût inaliénable: mais je voudrais que sa personne fût sacrée et inviolable. On ne l'approcherait jamais qu'avec le plus profond respect. Ceux-mêmes qui seraient introduits auprès de lui pour obtenir la confirmation de leurs emplois, et de leurs privilèges seraient obligés de se prosterner, et de lui baiser le bord de l'habit.

Il ne serait permis à personne de s'asseoir, de cracher, de tousser, et moins encore de fumer, ou de se couvrir en présence de Sa Majesté. Dans la suite on pourrait créer une classe de grands, où seraient reçues les personnes, qui ayant rendu de grands services à la patrie, seraient récompensées, en leur permettant, comme aux Espagnols de la première classe, de se couvrir en présence de la statue.

Les ministres qui viendraient complimenter le Roi sur son avènement au trône, devraient observer le même cérémonial qu'on suivit à Varsovie quand Poniatowski son confrère en Majesté, fut reconnu en cette qualité. Il faudrait faire des lois pour la sûreté de ce monarque, qui dans une république est toujours envié, haï et persécuté. Si donc quelqu'un était assez audacieux pour blesser sa Majesté, pour mutiler, ou pour défigurer sa personne, pour voler sa couronne, son sceptre, ou quelques-uns de ses ornements royaux, pour les engager à la banque ou à quelque synagogue de Hollande, le délinquant serait coupable du crime de lèse-majesté au premier chef, et puni de mort comme tel. Je statuerais enfin que si quelqu'un soit par écrit, soit par parole, osait infirmer la présente forme de gouvernement, en travaillant à déposer Sa Majesté de bois, pour mettre en sa place un monarque de chair et de sang, soit homme, soit femme, soit bête, un tel crime serait envisagé comme une haute trahison.

On aurait cependant un grand soin d'empêcher qu'aucun Américain ne fût puni comme rebelle sur de simples présomptions, ou sur des interprétations forcées. Il faudrait que les preuves et les expressions fussent claires et évidentes. L'on prendrait garde aussi de ne point restreindre la liberté des suffrages dans le Sénat, en donnant un mauvais tour à quelque discours figuré, allégorique ou ambigu, qui dans le fond pourrait être très innocent.

Au reste il est à propos de bien remarquer que, s'il est essentiel à mon nouveau système de gouvernement, que la substance du Roi soit de chêne, il n'exige point qu'il ait constamment la figure humaine. L'exigence des cas, les besoins de l'Etat, ou l'humeur du peuple pourraient demander qu'on lui donnât quelquefois une autre forme. Je préfère le chêne à tout autre bois à cause de sa durée, et des grands rapports qu'il a avec les têtes couronnées.

Dans tous les siècles, et dans tous les pays, cet arbre a été tenu pour sacré. Les anciens druides avaient beaucoup plus de vénération pour le chêne que pour le plus

illustre des enfants d'Adam. Suivant les poètes, cet arbre est celui de Jupiter. Homère dans quatre ou cinq endroits différents, compare les rois et les héros de sa lamentable *Iliade* à des chênes; et Virgile charmé sans doute de la beauté et de la justesse de la comparaison, s'en est servi plusieurs fois. Ces arbres étaient même si fort estimés des Grecs et des Romains, qu'ils s'imaginaient que chacun d'eux servait de demeure à une divinité. Auprès d'une des portes de Rome il y avait autrefois un bocage de chênes, qui furent adorés comme autant de nymphes et de déesses.

Mais de tous les chênes qui existèrent jamais, il n'y en a point qui aient plus illustré leur famille que ceux de Dodone. Ils furent doués de l'usage de la parole: on vit même leurs oracles tout aussi respectés que l'ont pu être ceux de Delphes. Cela est si vrai que les oracles d'Apollon, ou ceux du coeur du chêne, sont synonymes chez les poètes.

Que dirai-je enfin? un chêne a sauvé un de vos rois anglais, et de mêmes arbres ont glorieusement distingué deux grands princes. Si le temps me le permettait, je pourrais vous rapporter beaucoup d'autres choses à l'honneur de ces arbres: mais ce que j'en ai dit suffira sans doute pour prévenir les ridicules que certains politiques de nouvelle fabrique pourraient jeter sur mon système, et les mauvaises plaisanteries que les petits génies pourraient faire contre mon Roi de bois. Que dis-je? Je suis géométriquement persuadé, qu'il n'y a aujourd'hui aucun monarque sur la terre qui ne se crût bien plus heureux, bien plus privilégié que ses frères, s'il était le coeur d'un chêne. Quelle vanité surtout ne tireraient-ils pas de ce changement, s'ils se pouvaient croire descendus de l'illustre et très sacrée maison d'Albanie; c'est-à-dire de ces arbres de Dodone en Albanie, qui étaient regardés comme des dieux; car les Castriotto sont de chair et de sang, contre laquelle chose il faut se bien garantir. Certes, un chêne de cette famille est capable de gouverner les plus grands royaumes. Les vastes empires de la Chine et du Mogol ne lui offriraient aucune occupation qui fût au-dessus de ses forces. Quelle ne serait pas l'admiration de ces peuples pour les éminentes qualités du corps et de l'esprit d'un semblable monarque? Oseraient-ils trouver quelques imperfections dans une personne, qui descendrait d'une famille si ancienne, si noble et si fertile en demi-dieux, et qui serait formée d'une aussi bonne matière que les statues auxquelles ils rendent leurs hommages religieux?

Quelque illustre cependant que fût un roi de cette race, j'avoue ingénument qu'il ne répondrait point à mon but. Les arbres de la forêt de Dodone étaient prophètes. Or je trouve que les prophètes de toutes les nations, de tous les temps, vrais ou faux, grands ou petits, dès qu'ils sont montés sur le trône, ont travaillé à s'arroger une autorité souveraine, absolue et indépendante. Qu'on consulte l'histoire, et l'on verra que tous les prophètes, qui depuis David jusqu'à Mahomet ont jamais régné, autorisent suffisamment mes craintes. Les rois faits de chêne de Dodone ne conviennent qu'aux gouvernements des empires d'Orient, ou chaque roi, et chaque vice-roi est un tyran. En second lieu les arbres de cette forêt avaient l'usage de la parole, au lieu que le monarque que je voudrais vous donner n'a absolument que faire de cette faculté. Que les Américains se contentent donc d'un Roi qui ait crû sur leurs terres, puisque vous avez, Monseigneur le Congrès, du bois de reste; sinon, vous pourriez faire faire dans quelque ville du continent, ou à Londres même par le parti de l'opposition, un beau et bon Roi, qui soit robuste, bien fait, bien poli, bien façonné, d'un regard doux et complaisant, et surtout habillé à la mode, car le vulgaire des hommes veut être ébloui et trompé, et rien ne trompe mieux que l'apparence des choses.

Je n'ai pas encore décidé s'il serait à propos que les Américains se chargeassent d'une Reine: je laisse au Sénat à décider cette affaire. Il me suffit de remarquer pour le présent qu'elle ne servirait de rien pour la succession, et que par conséquent elle ne dédommagerait point la nation américaine des sommes, dont la liste civile serait chargée pour la sculpture, les habits, les ornements, les domestiques et les officiers de la statue femelle. Enfin je pourrais prouver par l'histoire ancienne, qu'une reine de bois, aussi bien qu'un cheval de bois, a pu renverser des puissants royaumes. Si quelques-unes des dames romaines dont j'ai parlé ci-dessus, c'est-à-dire, quelques-unes des Hamadryades qui habitaient près de la porte Guerquetulane, vivaient encore, je n'hésiterais pas un instant à marier mon Roi avec une de ces déesses. Accoutumées à être les protectrices de la liberté romaine, elles seraient incapables de conspirer contre les privilèges d'un peuple libre, comme le vôtre. Mais je crains que Rome ne produise plus d'esprits républicains. Si donc le Sénat d'Amérique pour quelque raison politique avait envie de marier son Roi, je suis d'avis qu'on lui donne pour épouse la mer du Sud, et qu'on en célèbre les noces avec les mêmes cérémonies qui se pratiquent, lorsque son frère le Doge de Venise épouse la mer Adriatique.

Puisque je viens de faire mention de Venise, permettez que je place ici un règlement de la dernière importance que j'emprunte de cette sage république. A son exemple j'exclus absolument de l'administration de mon gouvernement tous les ecclésiastiques.

Dans ce but je ferais les lois les plus sévères pour empêcher qu'aucun prêtre n'eût entrée dans le Sénat, ou n'exerçât quelque emploi autour de la personne de Sa Majesté américaine, pour ne vous point rendre sujet aux malheurs qu'a éprouvés la Pologne. Je serais dans de terribles appréhensions que ces esprits si rusés venant à exalter mon Roi jusqu'à en faire un dieu, ne missent des impôts sur le peuple, sous prétexte de fournir la table de Sa Majesté et qu'ils ne disent: «Ne vois-tu pas comment il a mangé et bu, et ne crois-tu pas que c'est un dieu»? L'apothéose du Roi de bois fonderait ainsi l'espèce de tyrannie la plus dangereuse. Bientôt votre nation entière serait consumée pour manifester le pouvoir miraculeux de la statue et pour fournir au luxe de ses ministres, qui seraient trop rusés pour le laisser découvrir. Des cendres répandues sur le pavé, et une trappe servient à manifester les fourberies des prêtres idiots de Bel-Dagen; mais tout cela serait inutilement employé contre nos *virtuosi* modernes.

Que je serais charmé, Monseigneur le Congrès, si je pouvais contribuer à vous donner un Roi à qui sans flatterie on pourrait à la fin donner le titre de bon, de sage et de juste! Une succession non interrompue de tels princes serait également utile, et pour eux-mêmes, et pour leur patrie. Universellement estimés pendant leur vie, leur mémoire serait en bénédiction à la postérité. Heureux l'univers, si le long catalogue des Empereurs Romains n'était rempli que des noms de rois de bois! J'en excepte seulement trois ou quatre tout au plus. Tous ces princes conviendraient de la justice de mon souhait, s'ils étaient instruits de la manière dont la postérité les a traités. La raison, cette faculté qui distingue si avantageusement la nature humaine, ne saurait être envisagée comme un bien, que dans ceux qui, rois ou particuliers, sont des gens d'honneur et de probité.

En vous souhaitant, Mgr. le Congrès, salut, longue durée d'indépendance reconnue universellement comme vous le méritez par votre courage et vos belles qualités civiles,

politiques et militaires, et surtout le Roi de ma façon, je me déclare à la vue de tout le monde indistinctement,

Votre très affectionné ami et partisan,

WARTA

De P. ce 15 Avril 1782

PARODIRANJE POLITIČKOG DISKURSA KOD STJEPANA ZANOVIĆA

Druga u nizu o ovom nedovoljno istraženom književniku (vidi: «Stjepan Zanočić – zaboravljeni volterijanac i 'filozof'», SRAZ, XXVIII, 1-2, 1983), ova se studija bavi o njemu kao političkom piscu. Kako su tekstovi Stjepana Zanočića teško dostupni zbog njihove vrlo ograničene naklade, a iz istog razloga ostali nepoznati, odlučili smo se da objavimo *Pismo* koje je on, kao navodno umoljeni savjetnik, naslovio Američkom kongresu 1782, a potpisao Warta, jednim od njegovih brojnih pseudonima. *Pismo*, za koje ne znamo da li je ikad stiglo adresatima, a najvjerojatnije nije, pokazuje, ne samo pišćevo dobro poznavanje političke situacije u kojoj su se našle pobunjene američke kolonije, nego i njegovu nezaustavljivu želju za parodijom i za izrugivanjem svih ustoličenih normi i vrijednosti, pa tako i samog autoriteta kralja.